

Cahier de poésie II

Philippe Gingras, Alexis Lefrançois, Gaétan St-Pierre, André Payette et Jacques Clairrou

Volume 10, numéro 7, janvier–février 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29506ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gingras, P., Lefrançois, A., St-Pierre, G., Payette, A. & Clairrou, J. (1969). Cahier de poésie II. *Liberté*, 10(7), 105–121.

JE EST

Je est lent partout, La lenteur de tout.

Marin

Terrien

Aérien.

Rien rien

Marche lente à l'amour

La fièvre s'est arrêtée au mur qui dit non

Toute hâte s'est endormie de cendres

Donne. Donne.

Nuage de grâce: lent lent et libre

Je marche en arrêt. Je me laisse. Suis.

Face à face de ma vision; je vois donc

Je nage le coeur blanc du soleil d'où la lave illumine

Yeux rongés d'Astre.

Noyé dans le fleuve dense de cristal

mourir? rien nichaud nifroid nidieu nidiable

Je sais, je sais: le soleil se meurt

Long et loin je suis derrière les étoiles

Tout a passé en revue de mes yeux

Je n'ai rien

n'en veux pas davantage.

(1963)

PHILIPPE GINGRAS

je ne suis pas retourné au sinantèsis dans le quartier grec
je n'y retournerai pas
je suis à des dollars et des dollars de distance du sinantèsis
je suis à montréal Amérique et je m'apprête à repartir
l'arménien déplie des chemins sur la table
des pays me montent aux yeux comme des larmes
inhabitables certaines musiques l'étaient aussi

je me renverse pour boire le soleil bascule
et les villes et les ports et les fontaines même
celle de la place saint-denis à liège où je ne suis pas retourné
je me renverse pour boire le soleil
bascule et les colombes et les buveurs et les passants et les
tavernes
et la prison même saint-léonard à liège
où je ne suis pas retourné

j'ai de la mémoire à n'en plus finir
je fais tourner toutes les prisons au bout de mes doigts
et toutes les colombes et les buveurs et les passants et les
tavernes
et dans ma tête tous les phantasmes
et toutes les tendresses sur de vieux gramophones multicolores
et je danse
je suis un tourbillon de plumes et d'ailes blanches
je suis une poudrerie d'oiseaux
devant la mer
et tous les enfants du monde
avec des cris de goëland s'envolent
sur le coup de quatre heures

lorsque le campanile sonne
à venise
et c'est toujours la même ivresse et le même flamboiement
de plumes et d'ailes
ce que je vécus de plus beau ce furent mes départs

les adirondacks une nuit de brume et de pluie la plus triste
et la plus douce
et le jour sur belgrade déployant ses jardins ce fut
rejkjavik où nous ne sommes pas venus ce fut
le printemps glacé d'armsterdam et marrakech
où nous fumions le kif dans la chambre de l'hôtel essaouira
pendant que sur la place un conteur s'épuisait à chanter les
légendes
ce fut grenade comme un fruit posé
sur un été torride
et l'alcazar où j'habillai mon amour de lauriers et de roses
et l'enfermai dans la tour de la captive

j'étais le grand lama le grand sachem le grand calife
j'avais dix mille femmes et autant de fleurs dans mes jardins
j'éclatais de rire
et ma vie retombait en mille images éparses
j'avais vingt ans de la mémoire à n'en plus finir
un dactylotype deux valises un cache-nez rouge
et déjà beaucoup de mépris
j'étais ramasseur de vers de terre vendeur de fonds mutuels
frère des écoles chrétiennes
presque et professeur de latin
et je traînais à travers le monde un grand amour triomphal

aujourd'hui saoul comme une barrique je danse
et lance au ciel tous les pays toutes les femmes et tous les
oiseaux
et sur toutes les fortunes qui me glissèrent comme sable
l'or du kid et de morgan le pirate
vingt millions de pistoles comme vingt millions d'étoiles
enfouies

sur toutes les femmes qui s'éloignèrent comme rives
sur tous les compagnons débarqués trop tôt
l'on ne sait si la mer ou la nuit les emporta
sur ma carrière avortée de comédien
sur toutes mes carrières avortées
je danse
et sur toutes les tendresses mal dites ou mal reçues
sur les pas qui se perdirent
sur l'élégance et la vulgarité
sur l'inévitable malentendu je danse

j'ai appris à danser comme on saccage
j'ai appris à ne jamais me retourner

si ma jeunesse me tourmente et me revient au coeur
cette allemagne lointaine et noire
d'être
si le loup tapi au fond de mon corps se remet à hurler ses
longues colères
j'irai au béret bleu voir tourner les filles et m'offrir des petits
verres
et puis par les rues où l'hiver s'engouffre
et de vieux journaux comme des oiseaux sales
j'irai
quatre jours sans me réveiller

ALEXIS LEFRANÇOIS

je viens vers toi comme un vieil équipage
et dans mon sang la nuit tourne
et le naufrage
tranquille et souriant se lève et la mort
en même temps que la lune

je suis un vieux corsaire
j'ai couleurs de la brume et porte drapeau noir

ô ma dernière course et mon dernier repère
mon espagne lointaine ma terre

sous le vent je viens vers toi
comme un vieux bâtiment

je viens vers toi du fond de mon enfance
oublie l'homme aujourd'hui et demain
je serai cet adolescent que tu n'as pas connu
aujourd'hui et demain je parlerai pour la première fois
et n'aurai jamais bu sinon de tes lèvres
jamais chanté jamais rêvé jamais vécu
jamais marché sinon vers toi

oublie l'homme

le désespoir hautain qui le porte
et la cendre et la route longue
longue oublie toutes les routes
aujourd'hui et demain je marcherai pour la première fois
ALEXIS LEFRANÇOIS

fini le sommeil est vertical je roule au fond du sac
j'autorise un propriétaire à me couper la ligne des oiseaux
à table je sais me tenir
je suis affable comme un oeuf à la coque
je me déplace d'un sourire à l'autre avec une extrême décence
je ne laisse pas de trace d'orang-outang sur la neige
je ne déchire pas la nuit quand je parle
je suis gentil avec la confiture tais-toi
tais-toi j'ai rendez-vous avec un domicile impossible au bas des
gradins

tais-toi tais-toi petite sauvage si tu es gentile
je te prêterai ma longue écharpe et mon dactylotype
je te mènerai dans mon enfance en aéroplane très loin
voir les bêtes fauves manger les dompteurs multicolores
et culbuter les acrobates avec les étoiles filantes
nous ferons tout exprès de nous tromper de route à chaque
nuage
tu me trouveras triste et doux ce qui est une erreur grave car
je suis féroce et rigolo comme tout le monde tais-toi

tais-toi rien n'est fini le soleil étire ses grandes pattes
et comme un chat se lève de quatre côtés à la fois
je pose des pièges à propriétaire dans tous les sentiers de mon
âme
je m'ébroue dans ton coeur comme un hippopotame dans le
fleuve congo
je laisse mes souches de baobab traîner dans ton assiette
j'ai des pâquerettes à tous les orifices
je me déroule en même temps que la prairie

tais-toi je suis heureux comme
le premier galop venu

ALEXIS LEFRANÇOIS

mais la longue montée du sable dans leurs veines
mais quand la nuit se retire cet écoeurement de tout le corps

revanche éclatante de l'ombre
dans les clartés les moindres

ô l'amer exil qui traîne sur le coeur

ALEXIS LEFRANÇOIS

Tous les bijoux sont des éclats dans le visage
Tes miroirs pétrifiés la nuit
emprisonneront le même reflet
La même intolérable image
De ma bride de fougères mortelles
Ou littéralement mortes.

GAÉTAN ST-PIERRE

La chinoise d'en face
Ne sait pas l'agréable
De la balle
La maudite fleur répulsive
Que je hais,
La monstrueuse adepte des tiroirs
Et du royal envie de tout.
Je jouerai donc seul.

GAÉTAN ST-PIERRE

Le fils à Turban dans la dune
Ou dans le boudoir ? — Hostie ! —
A des habits violets de circonstance
Et ses yeux de jardins enfermés dans la glace
Sont des roches lunaires
Et seront promptement rapportés
Dans leurs arbres hypothétiques.

GAÉTAN ST-PIERRE

PERCÉ 68

L'épave du rêve d'un grand
navire à sa partance
échoué sur la grève d'agates
Bois sec mort torturé par les vents
roulé dans les bras fracassants
du tonnerre incessant de la vague
Planche meurtrie brisée à jamais
inutile dans l'air sec du destin
Hallucinée de goëlands tapageurs
tournoyant à vol bas au ras de la mer
bleue-calme au soleil de midi
Forteresses du roc et d'île
Bonaventure à qui veut l'entendre
à dire-crée inventer rassurer
pacifiante et sereine remplie de mystère
du viol ouvrant de soi-même
Natures d'au-delà d'aller-retour quotidien
Roulement inexorable de plein chant
maritime du vertige intime de son âme

La tempête permanente sournoise inimitée
tisse intérieurement le désir

de repartir la soif du recommencement
de l'épave à poursuivre au-delà
de la planche en devenir de vaisseau
Grand paquebot coulé au large
en cale-sèche

sombré au froid baiser
d'une première vague
impuissant à reprendre une mer
fertilisée

Dernière épave avant qu'il ne soit trop tard
impatiente de se reconstituer
remplie d'air salin d'iode du grand large
au-delà de la ligne de rencontre à poursuivre toujours
se juxtaposer sur la grève se caresser s'embrasser
se multiplier et devenir seulement
barachois.

août 1968

ANDRÉ PAYETTE

TÊTES NUES

allumer les poteaux d'acier avec des cheveux de femmes
et bannir la race des dieux conquis avec des bras d'hommes
il ne reste que des têtes d'enfants
oubliées dans des chapeaux
et si je passe la main j'en passe et tu passes
au carrefour des épingles
pointées dans le nord au nord des fronts de ton front
femmes de nos fronts
et si l'heure t'assomme
je mine mon cerveau avec tes dentelles de charmes
saoulés avec l'herbe qui fuit sous l'aisselle
de tes pieds et ton duvet et ton cuir
restera à jamais gravés dans notre main
comme une heure chaude qui nous étranglent
enfants qu'on a tués aux charriots dépouillés
de canons rouillés
ils n'ont guère eu la force de se croire vaincus
et toi et moi
ensemble nous disons que les balles perdues
nous bouillent le coeur à pleines dents
comme si le voile des couteaux nous rongerait la tête

moi aussi j'ai la tête nue
nue comme la terre la terre de notre peau
échappe ses cris durs
comme la pierre et son venin comme le glaive et sa main
nous crions l'espoir déshabillé par les tombes ouvertes
comme la planche et son pain comme le lit et sa faim
nous crions la bêtise des hypocrites par des mots de sang
comme la justice et son pauvre comme la richesse et son
mendiant
nous crions la soif d'un pays par une langue d'épines
et nous disons adieu aux rêves calcinés
avec les images violées de l'histoire en béquille
qui nous crie de vivre
il ne reste plus qu'une liberté d'homme
qu'une liberté d'amour
moi et toi

mai 1968

JACQUES CLAIRROU

COMME SI

la bretelle au pied
en cul-de-jatte
comme si les avions
avaient un câble
pour se tenir à la hauteur
le soulier rond
en tête d'épingle
comme si les marins
avaient leurs fusils
pour se tenir à l'attention
la lettre au pas
en toile d'araignées
comme si les arbres
avaient un front
pour se tenir au repos
les os mouillés
avec le sang des autres
comme si les enfants
avaient un cœur
pour se tenir droits

JACQUES CLAIRROU

L'ÉCHÉANCE

A bout de souffle acculé à la terre vorace qui m'avale tout vif
avec sa bouche de lépreuse

On me pourchasse encore dans la claustration absolue en ce
temps où l'âme revendique un dieu à la mesure de son cri

En cet espace où la chair se résigne à rétrécir aux strictes
dimensions du cercueil

On me séquestre dans une chambre qui n'aura jamais ni le
faste funéraire ni l'ombre pourpre et utérine des pyramides

A la fenêtre toute la vie se retire dans un génarium et déborde
exubérante avec la folle résolution de se substituer au paysage

Dans le square d'en face un adolescent s'adosse à l'arbre
scande le blues des sèves et réclame sans cri la créance main-
tenant exigible

Une cigarette à la main comme un astérisque de soleil gris il
se contente de me renvoyer au bas d'un songe incendiaire

Un désir exaspéré en bandoulière il m'appelle il m'oblige à me
rendre il emprunte la voix écorchée d'un chien aboyant à la
lune

Je n'aurais pas cru que l'on puisse soudoyer le fantôme de
ma propre jeunesse et s'en servir comme d'un leurre

MARCEL BÉLANGER

AFFRONTLEMENT

Ah errer si longtemps et s'appeler obscurément pour se retrouver face à face avec une baïonnette au bout des gestes
Le long chemin à parcourir pour un arrêt édénique et fulgurant
qui risque de nous broyer à jamais de nous mêler anonymes
à la poussière foulée

A nous aimer nous n'aurons pu frauder le temps — nous
aurons plus amèrement ressenti la poignante échappée des
secondes

Nous aurons ouvert les yeux surpris d'être ensemble si seuls
et si distants avec des mots du répertoire et des gestes non
pas hiératiques mais quotidiens

Nous aurons poussé une dure exclamation à la vue de l'infini
nous filant entre les doigts comme une aube entrevue

Et si par hasard nous nous rencontrons à nouveau nous
essaierons de réprimer toute émotion dénonciatrice — nous
parlerons de pluie et de beau temps

MARCEL BÉLANGER